
*Robinson Crusoe's nalatenschap
/ Legacies of Robinson Crusoe*

JLIC – Issue 5.2 (2020)



Journal for Literary &
Intermedial Crossings

Special issue edited by:
Elisabeth Bekers, Andrea Penso, Hannah Van Hove
Vrije Universiteit Brussel

JLIC is the journal of the Centre for Literary and Intermedial Crossings (CLIC)
Vrije Universiteit Brussel



Journal for Literary and Intermedial Crossings

ISSN: 2506-8709

Journal homepage: <https://clic.research.vub.be/journal>

 Submit your article to JLIC

Ibn Tufayl et *Robinson Crusoe*

Fouad Laroui – University of Amsterdam

Issue: 5.2

Published: Autumn 2020

To link this article: <https://clic.research.vub.be/volume-5-issue-2-2020-robinson-crusoes-nalatenschap-legacies-of-robinson-crusoe>

To cite this article: Laroui, Fouad. "Ibn Tufayl et *Robinson Crusoe*." *Robinson Crusoe's nalatenschap / Legacies of Robinson Crusoe*, special issue of *Journal for Literary and Intermedial Crossings*, vol., 5 no. 2, 2020, pp. j1-13.



BY-NC 4.0 DEED: <https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

This content is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International license.

Ibn Tufayl et *Robinson Crusoe*

Fouad LAROUÏ

University of Amsterdam

La ‘robinsonnade’ (‘robinsonade’ en anglais et en allemand) est devenue un genre littéraire depuis la parution du roman de Daniel Defoe, publié en 1719, et dont le titre complet est *The Life and Strange Surprizing Adventures of Robinson Crusoe*. Trois siècles plus tard, en 2015, le Guardian le classait dans sa liste des cent meilleurs romans jamais écrits en anglais.¹

Cependant, on a un peu oublié que dix ans avant le Robinson de Defoe, un autre ouvrage avait eu un grand succès à Londres, qui traitait d’un thème similaire: *Hayy ibn Yaqzan*, d’Ibn Tufayl (le ‘Abubacer’ des Latins), écrit au XIIe siècle en Andalousie. Il avait été traduit en 1708 de l’arabe par Simon Ockley sous le titre *The Improvement of Human Reason, exhibited in the Life of Hai Ebn Yoqghan*.

Le terme ‘robinsonnade’ a été créé en 1731 par l’écrivain allemand Johann Gottfried Schnabel dans l’introduction de son ouvrage *Die Insel Felsenburg*. Schnabel aurait tout aussi bien pu créer le terme ‘hayyade’.

Defoe avait-il lu *Hayy ibn Yaqzan*? S’en est-il inspiré? C’est probable. (On y reviendra plus loin.) Le canevas est en tout cas similaire: un homme, rejeté sur une île déserte, doit faire preuve d’ingéniosité pour survivre dans un environnement hostile. Il y parvient. Après des années de solitude, il rencontre un autre homme, qui devient son compagnon.

Deux ‘romans’ donc, l’un écrit au XIIe siècle dans l’Andalousie almohade, sous le calife Abou Ya’qub, l’autre au tout début du XVIIIe siècle dans l’Angleterre de Georges III. Cependant, il y a une différence fondamentale, dès le départ, entre Hayy et Robinson: le

¹ *The Guardian*, 30/9/2013.

premier est né sur l'île, ou bien il y a été apporté bébé dans une embarcation de fortune (les deux versions figurent dans l'histoire, on verra plus loin pourquoi); le second est arrivé 'homme fait' sur l'île, il a déjà connu la société, il parle une langue (l'anglais) et un savoir solide lui a déjà été transmis dans son enfance, son adolescence et son âge adulte.

Dans le cas de Hayy, il était essentiel qu'il n'en fût pas ainsi. En effet, tout le propos de l'auteur, Ibn Tufayl, était de montrer que le savoir transmis (*naql*, en arabe) n'était pas nécessaire à l'homme si ce dernier est capable de bien utiliser sa raison (*'aql*). Cette problématique du *naql* et du *'aql* est essentielle dans la pensée arabe, jusqu'à aujourd'hui. On peut dire, très schématiquement, que les 'fondamentalistes' sont partisans du *naql*, de la tradition, et que les 'modernistes' sont plutôt en faveur du *'aql*.

En somme, le héros de Ibn Tufayl est l'autodidacte le plus parfait qu'on puisse imaginer. Beaucoup de traductions en langues étrangères de Hayy portent d'ailleurs ce titre (El filósofo autodidacta, Der Philosoph als Autodidakt, etc.)

La vérité ne s'oppose pas à la vérité

Mais il y a plus. Lorsque Ibn Tufayl organise la rencontre de Hayy et de Asal (son 'Vendredi'), il a une idée en tête, qui sera développée de façon encore plus nette par son 'élève' Ibn Roshd (Averroès) dans son *Traité décisif* (1178). Cette idée, la voici: le savoir acquis par l'usage de la raison et celui transmis par la Révélation sont en fait le même. Ils ne peuvent pas se contredire. "La vérité ne s'oppose pas à la vérité; au contraire, elle la confirme et en témoigne", écrira Ibn Roshd (119). Il s'agit ici des vérités métaphysiques, c'est-à-dire celles qui concernent Dieu, l'âme et le monde dans sa totalité.

Pour ce qui est du savoir pratique qui assurera sa survie, Hayy, comme Robinson, utilise les ressources de l'île. Le conte philosophique est divisé en sections correspondant aux étapes

de la vie de Hayy, avec un changement tous les sept ans. Ce n'est qu'à l'approche de la trentaine qu'il commencera à se poser des questions 'philosophiques'.

Après avoir découvert tout seul, sans l'aide d'aucun Livre révélé (ni Bible ni Coran...), toutes les notions métaphysiques, et en particulier Dieu et l'âme, Hayy aura l'extrême surprise de rencontrer Asal. Il n'est donc pas le seul homme au monde! Il apprend la langue d'Asal et consent à l'accompagner dans le pays d'où il vient et où habitent des Musulmans. Hayy, conformément à l'idée que 'la vérité ne contredit pas la vérité', se rend compte qu'il savait déjà ce que ces Musulmans croient lui apprendre du monde, de Dieu, de l'âme. Comme déjà dit, il a acquis ce savoir par l'usage systématique de la Raison, une raison 'bien conduite', dira Descartes quelques siècles plus tard.

Après une sorte de lune de miel, Hayy finit par être déçu par les compatriotes d'Asal et il retourne sur son île 'natale'. Ibn Tufayl semble suggérer que l'homme véritablement sage, le philosophe, n'a rien à gagner à se commettre avec les hommes. Cette conclusion un peu misanthrope semble signifier qu'il y a un fossé entre les hommes du *naql* et ceux du *'aql*. En somme, seules les 'rêveries du promeneur solitaire' ont quelque valeur.

Le Robinson de Defoe, par définition, ne peut pas faire ce cheminement philosophique puisqu'il a d'abord vécu en société. Quel est alors son cheminement philosophique? On y reviendra.

L'observation, l'expérimentation

Un autre aspect fascinant du Hayy d'Ibn Tufayl, qui pourrait passer inaperçu pour un lecteur d'aujourd'hui, c'est l'accent mis sur l'expérimentation et l'observation dans l'acquisition de la science. Ce n'est pas anodin pour un livre écrit au XIIe siècle.

Lorsqu'à l'âge de sept ans (!), le petit Hayy a la douleur de perdre sa 'mère' - en fait, une gazelle qui l'avait adopté et nourri -, il a l'idée ou le réflexe de la disséquer pour comprendre les causes de sa mort. Il examine les entrailles, en profite pour comprendre le fonctionnement du cœur et des poumons, mais surtout il observe dans le cœur du cadavre une cavité et en tire des conclusions sur l'élan vital, sur 'la vie', qu'il affinera quelques années plus tard en distinguant entre cet élan vital et l'âme. (Certains lecteurs trop hâtifs croient qu'il a découvert l'âme dès la dissection de la gazelle. C'est faux et ce serait illogique: ce n'est qu'après avoir maîtrisé et compris la Nature, la physis, qu'il passera à la métaphysique.)

De même, c'est en observant les animaux de l'île, ses rochers, sa végétation, qu'il distinguera entre les règnes minéral, végétal et animal et assignera à chacun d'eux ses caractéristiques. On est bien loin ici de la tradition et de l'argument d'autorité. C'est en fait - n'ayons pas peur des mots - une révolution épistémologique. Elle préfigure un des éléments essentiels de la modernité.

En ce qui concerne l'île "équatoriale, au large de la côte indienne" (Goodman 103) où se déroule la vie de Hayy, certains l'ont identifiée au Sri Lanka (c'est là que Voltaire situera son *Zadig*.) Il me semble plus intéressant d'en méditer la description qu'en fait Ibn Tufayl: "Elle avait la bonne combinaison atmosphérique d'ensoleillement, de chaleur et d'humidité pour permettre la naissance de l'être humain sans père ni mère" (Kruk 51). Est-ce trop solliciter le texte que de lire ici un discret plaidoyer pour une origine naturelle de l'Homme, sans Eve ni Adam?

Deux versions

C'est là que l'on comprend pourquoi Ibn Tufayl donne deux versions de la naissance de Hayy. Ceux que choquerait cette naissance 'naturelle' de l'Homme - et l'idée d'évolution est bel et

bien présente dans le récit - pourront toujours se rabattre sur la deuxième version, plus rassurante et plus romanesque: la sœur d'un roi se marie sans sa permission, elle enfante d'un bébé qu'elle couche, comme Moïse, dans une 'arche bien scellée' et le confie à la marée, qui le déposera sur le rivage d'une île inhabitée. C'est là qu'une gazelle, celle qu'il disséquera sept ans plus tard, s'approche de lui, alertée par ses cris et commence à l'allaiter. Dans les deux versions, c'est elle qui le nourrira et le protégera. Il grandira en 'enfant sauvage', comme le Mowgli de Kipling et le Tarzan d'Edgar Rice Burroughs; mais c'est un enfant sauvage doué d'une grande intelligence.

Ce dernier point est fondamental. Le thème des deux (ou trois) classes d'hommes revient souvent sous la plume des philosophes arabes. Il y a une élite intellectuelle, dotée d'intelligence théorique parce que capable de comprendre la démonstration (*al-burhân*) et il y a les autres. Ibn Roshd l'explique soigneusement dans son *Traité décisif*. Ibn Tufayl, son aîné, a clairement fait de son 'Robinson' un membre de cette élite intellectuelle. Et c'est pour cela qu'il n'a pas besoin de transmission pour acquérir le savoir pratique qui le rendra "comme maître et possesseur de la Nature" (Descartes 168), ou du moins de son île; tout comme il n'a pas besoin de Révélation pour découvrir les vérités éternelles, métaphysiques.

En ce qui concerne le savoir pratique, Hayy observe les oiseaux puis se construit son propre 'nid'; il constate qu'ils ont tous des armes naturelles (bec, griffes, cornes) et se fabrique donc des armes; et ainsi de suite.

Puis il passe à la physique (pourquoi les objets tombent, pourquoi l'eau bout, pourquoi la flamme s'élève sans jamais descendre - première intuition de l'âme...) puis, levant les yeux, il étudie le mouvement des planètes et, ce faisant, découvre la géométrie et l'astronomie. Il se pose ainsi une des trois grandes questions métaphysiques (le monde en tant que 'tout'). Et puis, vient la question qui avait valu aux philosophes l'ire de Ghazali: ce monde, cet univers a-t-il

toujours existé? (Oui, répondait les falasifa; mais qu'en est-il alors de la Création, grondait Ghazali? Ibn Roshd lui donnera une réponse kantienne avant la lettre.)

Hayy, perplexe, se retire dans une cave (comme un prophète, ou comme un troglodyte platonicien qui finira par voir la lumière...) et après avoir jeûné et médité, comprend qu'il y a forcément eu un Créateur, hors du monde, le 'premier mobile' d'Aristote - qu'il n'a, bien sûr, jamais lu. Hayy a redécouvert le Dieu des philosophes, celui que Pascal allait rejeter cinq siècles plus tard en faveur du "Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob".

Des autorités religieuses bornées, mesquines et ignorantes

Ce n'est qu'après ce long cheminement - il a passé la quarantaine - et après avoir 'tout' découvert par le seul usage sagace de sa raison, qu'il rencontre Asal et qu'il l'accompagne dans l'île habitée. Nous avons vu plus haut que Hayy, déçu, finira par la quitter. Pourquoi? À cause des autorités religieuses, qu'il juge bornées, mesquines et ignorantes.

Le jugement est sévère, sans appel - et il s'agit pourtant de Musulmans, comme Ibn Tufayl l'était. Mais que signifie ce terme, en fin de compte, dans son cas et dans celui de son héros Hayy? Ce dernier se rend compte qu'il est 'musulman' sans avoir jamais lu la moindre ligne du Coran. Ainsi donc, un homme d'élite peut être dit musulman ('soumis à Dieu') alors qu'il est simplement déiste - comme le sera Voltaire, des siècles plus tard. C'est une lecture possible de Hayy ibn Yaqzân. En tout cas, c'est la mienne.

Mais une lecture inverse est possible. Certes, cet homme d'une intelligence exceptionnelle qu'est Hayy a tout compris sans avoir jamais ouvert un livre sacré, mais lorsqu'il découvre des Musulmans par tradition, si l'on peut dire, il constate qu'il n'y a aucune contradiction entre leur doctrine et son savoir. En d'autres termes, la doctrine musulmane est parfaitement corroborée par la Science. *Hayy ibn Yaqzân*, le livre, en formerait donc une apologie. Après tout, Ibn Tufayl rend hommage à Ghazali, censeur impitoyable des

philosophes, dans l'introduction de son livre : "... un esprit affiné par l'éducation littéraire et fortifié par la culture scientifique...". Mais Ghazali l'aurait-il apprécié?

Un autre lecteur de Hayy pourrait dire qu'il ne fait qu'appréhender, en fin de compte, l'origine divine du savoir qu'il a acquis. Il est vrai qu'on peut lire la fin du roman comme une apologie de la contemplation mystique, considérée comme supérieure à la connaissance philosophique - ce qui distingue Ibn Tufayl d'autres philosophes andalous comme Ibn Bajja (Avempace) et Ibn Roshd (Arnaldes 231). En somme, le silence serait la parole de Dieu alors que, pour les falasifa, il s'exprime éloquentement - par son œuvre : le monde.

Un kantien pourrait même déceler, ici ou là, la fameuse césure entre connaissance et pensée. Disons que Hayy acquiert la connaissance pendant les premières décennies de son existence et qu'il va au-delà, par la pensée, pendant les sept dernières années, avant la rencontre avec Asal.

Un livre universel

Chaque lecteur fait son livre. Inutile de se quereller là-dessus. Et quand je dis 'chaque' lecteur, j'ajoute qu'il est difficile de trouver un livre aussi universel que *Hayy ibn Yaqzân*. Tout être humain (doué d'intelligence), qu'il soit Asiatique, Européen ou Africain, s'y sentirait 'grandir' en même temps que son héros éponyme. C'est pourquoi la descendance de Hayy fut nombreuse. En voici quelques exemples.

Pic de la Mirandole (1463-1494) admirait grandement Hayy, que son maître, le kabbaliste Yohanan (ben Isaac) Alemanno lui avait fait découvrir. Il semble même qu'il l'ait traduit. Dixit Abubacher (Ibn Tufayl a dit...) est la phrase qui introduit plusieurs paragraphes dans le manuscrit original. Alemanno fut tellement marqué par Hayy (rappelons que c'est le mot arabe pour 'vivant') qu'il nomma sa propre œuvre maîtresse *Hai ha-Olamin* (L'immortel) et qu'il en divisa la partie autobiographique en cycles de sept ans, comme le fit Ibn Tufayl. Il

y affirme que la perfection, c'est-à-dire l'union avec Dieu, thème mystique par excellence, peut être atteinte par l'étude de la science et de la philosophie arabes et juives.

L'écrivain jésuite espagnol Balthasar Gracian (1601-1658) publia entre 1651 et 1657 les trois parties du *Criticon*, son chef-d'œuvre, qui eut un grand succès en Europe. (Schopenhauer le considérait comme le plus grand roman allégorique de tous les temps...). La première partie présente des analogies avec Hayy. Critilo fait naufrage sur le rivage d'une île où il rencontre Andrenio, l'homme de la Nature (qui lui a enseigné les vérités divines), qui a grandi complètement à l'écart de la civilisation. C'est un peu Asal découvrant Hayy... Ils sont déçus (comme Hayy) par la cour du roi quand ils s'y rendent. Après moult péripéties, ils finiront par rejoindre l'île de... l'Immortalité.

Leibniz est fasciné par le livre d'Ibn Tufayl : "Les Arabes ont eu des philosophes dont les sentiments sur la divinité ont été aussi élevés que pourraient être ceux des plus sublimes philosophes chrétiens. Cela se peut connaître par l'excellent livre du Philosophe autodidacte que monsieur Pocock a publié de l'arabe" (Haddad-Chamakh 272).

On a spéculé sur l'influence de Hayy sur John Locke (1632-1704). Ce dernier était le précepteur de Pococke junior. Le père, Edward Pococke (1604-1691), avait donné à son fils également prénommé Edward (1648-1727) un manuscrit de Hayy déniché à Alep, en Syrie, et ce dernier l'avait traduit en anglais. Il serait étonnant que John Locke n'eût pas eu entre les mains, un jour ou l'autre, la traduction du livre d'Ibn Tufayl par son ancien élève, une traduction annoncée et résumée dans les *Philosophical Transactions of the Royal Society* du 17 Juillet 1671 par Oldenburg en des termes précis qui ne pouvaient que susciter l'intérêt du jeune Locke. D'ailleurs, ce dernier commença la rédaction de son œuvre maîtresse - *Essay Concerning Human Understanding* - l'année même où *Philosophus autodidacticus* (c'est le titre de la traduction de Pococke) fut publié. Ce ne peut être une coïncidence, surtout si l'on considère que l'Essay affirme que l'esprit humain est une table rase à la naissance et qu'il ne

cesse de s'emplier au fur et à mesure qu'il accumule de l'expérience et qu'il médite sur ce matériau : exactement ce que fit Hayy. Plus tard, David Hume lut le traité de Locke et s'en servit pour forger sa propre philosophie.

Robert Boyle (1627-1691), le premier chimiste européen, auteur de *The Sceptical Chymist* (1661), connaissait Pococke et il fit l'éloge de sa traduction dans les *Philosophical Transactions of the Royal Society*. Il écrivit lui-même un conte philosophique basé sur *Hayy Ibn Yaqzan*.

En 1721, le pasteur Cotton Mather (1663-1728) fit paraître *The Christian Philosopher*, le premier exposé scientifique publié dans le Nouveau Monde. Le but était de montrer qu'il n'y avait pas de contradiction entre le 'newtonisme' et la religion chrétienne. Mather s'inspira du *Christan Virtuoso* de Boyle et de *Hayy ibn Yaqzân* : les Mahométans étaient certes des mécréants mais Hayy, le personnage, pouvait être pris comme modèle par les Chrétiens philosophes et les hommes de science monothéistes. Il semble que Mather voyait en Hayy un 'bon sauvage' qui pouvait l'aider à mieux comprendre les Indiens (il vivait en Nouvelle-Angleterre) pour mieux les convertir à son christianisme puritain.

Moïse Mendelssohn (1729-1786) recommandait *Hayy ibn Yaqzân* comme l'une des œuvres qui assurent au plus haut point la formation philosophique. Le grand penseur juif des Lumières savait de quoi il parlait, lui qui n'avait fréquenté aucune université ni même suivi le moindre cours : le philosophe autodidacte, c'était un peu lui... Et il retrouvait chez Ibn Tufayl l'essentiel de sa propre pensée : la raison suffit à découvrir l'ordre du monde et par-là, véritablement, son Créateur.

Spinoza, Leibniz, Locke, Hume, Boyle, Mendelssohn, etc. : belle postérité pour l'enfant de la gazelle... Mais ce n'est pas tout.

Hayy et les Quakers

Dans son *Apology For The True Christian Divinity* (1678), qui est une sorte de ‘Manifeste des Quakers’, Robert Barclay (1648 - 1690) fit l’éloge d’une histoire “traduite de l’arabe, d’un certain ‘Hai Ebn Yokdan’ [sic] qui sans le moindre contact avec les hommes, vivant seul dans une île, atteignit une connaissance profonde de Dieu; et établit que le meilleur moyen, et le plus certain, de connaître Dieu n’est pas de le faire par le raisonnement - prémisses et conclusion - mais par la conjonction de l’esprit humain et de l’Intellect suprême” (Barclay 161).

On peut ne pas être d’accord avec cette interprétation - le raisonnement joue un grand rôle, me semble-t-il, dans Hayy, mais le fait n’en reste pas moins remarquable : l’œuvre d’un cadî musulman andalou est devenue une sorte de texte canonique pour les Quakers... Il est vrai que la notion de ‘lumière intérieure’ (light within, inward light, inner light, etc.) joue un grand rôle chez les Quakers, depuis leur fondateur, George Fox. S’asseoir en silence, méditer jusqu’à être pénétré par la ‘lumière intérieure’, c’est ce que faisaient les premiers Quakers - et c’est ce que fit Hayy dans sa grotte.

Comprendre l’influence de Hayy sur les Quakers permet d’éviter des contresens. Ainsi, ceux qui lisent *The Female American* (1767) d’Unca Eliza Winkfield comme une version féminine du *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe aboutissent à une impasse: comment le projet impérial incarné dans un individu entreprenant, qui prend fermement possession d’une île réputée *terra nullius* et traite avec condescendance l’indigène Vendredi, pourrait-il être avoir inspiré un récit féministe et ‘minoritaire’? Un premier indice nous oriente, littéralement : l’héroïne est la fille d’une princesse, comme Hayy - et c’est une princesse amérindienne, comme la mère de Hayy était indienne. L’introduction définit le livre comme instructif, rationnel et moral: on croirait entendre Ibn Tufayl. En fait, ce n’est que si on le lit à travers la compréhension de Hayy par les Quakers que *The Female American* prend tout son sens de

critique philosophique, religieuse et culturelle de la subjectivité impérialiste incarnée par le naufragé de Defoe (cf. Reilly).

Retour à Robinson

Et le *Robinson Crusoe* ? On se contentera ici d'indiquer quelques pistes. Tout d'abord, les versions que nous lisons (et les films qui en sont tirés) sont pour la plupart expurgées des passages philosophiques de l'original. D'autre part, l'œuvre de Defoe se décline en trois volumes (on ne lit en général que le premier). Dans le troisième volume, intitulé *Serious Reflections of Robinson Crusoe*, qui est une sorte de "suite mystique [mystic sequel]" (Goodman 1999) de l'œuvre, l'auteur fait méditer son héros sur le fait que l'homme soit capable de s'élever au-delà des contingences terrestres pour atteindre le divin - exactement ce que fit Hayy.

De plus, Defoe fut un élève de la Quaker school de Newington Green et beaucoup de ses amis et des voisins étaient des Quakers. Il n'est pas prouvé qu'il ait possédé lui-même le livre d'Ibn Tufayl mais il semble probable qu'il l'ait lu ou qu'il en ait entendu parler : ce fils ambitieux d'un simple boucher, qui voulait tant faire carrière littéraire et être reconnu, ne pouvait pas 'faire l'impasse' sur un ouvrage dont on parlait tant. D'autre part, on sait qu'il possédait une copie du *Criticon* de Gracian (traduit par Rycout) et une *History of the Saracens* écrite par Simon Ockley, le traducteur anglais de Hayy. Ce sont plus que des indices.

Si *Robinson Crusoe* fut réellement inspiré par *Hayy ibn Yaqzân* (ainsi que par la mésaventure du marin écossais Alexander Selkirk), Ibn Tufayl atteignit indirectement une universalité encore plus universelle, si l'on ose dire, grâce à l'influence de Defoe sur la postérité. Coleridge considérait Crusoe comme "un représentant de l'humanité en général". Il est vrai que c'est dans la solitude, loin du 'divertissement' haï par Pascal, que nous pouvons aller au plus profond de

nous - et pour ceux qui croient, c'est là que se fait la vraie union avec Dieu. Quoi de plus particulier et, à la fois, d'universel ?

Works cited

- Arnaldez, Roger. *Averroès, un rationaliste en Islam*. Balland, 1998.
- Barclay, Robert. *Apology for The True Christian Divinity*. 1678. *Project Gutenberg*, www.gutenberg.org/ebooks/56487/.
- Descartes, René. *Discours de la méthode*. 1637. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1966.
- Goodman, Lenn Evan, translator. *Ibn Tufayl's Hayy Ibn Yaqzan*. By Ibn Tufayl, The U of Chicago P, 2009.
- Haddad-Chamakh, Fatma. *Philosophie systématique et système de philosophie politique chez Spinoza*. Université de Parix X, 1977.
- Ibn Roshd. *Traité décisif*. 1179. Traduit par Marc Geoffroy, GF Flammarion, 1996.
- Keane, Patrick J. "Identity and Difference: Coleridge and Defoe, Crusoe and Friday, Prospero and Caliban." *NC Magazine*, vol. V, no. 3, 2014.
- Kruk, Remke,, translator. *Hayy Ibn Yaqzan*. By Ibn Tufayl, Bulaaq, 2005.
- Reilly, Matthew. "'No eye has seen, or ear heard': Arabic Sources for Quaker Subjectivity in Unca Eliza Winkfield's *The Female American*." *Eighteenth-Century Studies*, vol. 44, no. 2, 2011, pp. 261-83.